

Luciana R. Angeletti

res, etc.) and discussions by experts of philosophy, theology and ethics, etc.; it is our impression that there is a delay on the part of official medicine, which has the secret dream of an unlikely return to the Hippocratic role of physicians⁷. So, today medicine need to accept the new dimension of the medical profession: the elaboration of an *inner* (i.e. in medical practice) epistemological view of the role of citizen-patient and his values into clinical acts is mandatory, which is the frontier of both the philosophy of medicine and clinical ethics⁸.

BIBLIOGRAPHY AND NOTES

1. RISSE G.B., *The role of medical history in the education of the humanistic physician*. J. Med. Educ. 1975; 50:458-465; American Board of Internal Medicine, *Evaluation of humanistic qualities of the Internist*. Ann. Intern. Med. 1983; 99:720-724.
2. BURGIO G.R., LANTOS J.D. eds., *Primum non nocere today. A Symposium on pediatrics bioethics*. Elsevier, 1994, Amsterdam.
3. PLINY the Elder, *Historia Naturalis* 29.8.15-18.
4. BREWIN T.B., *How much ethics is needed to make a good doctor?* Lancet 1993; 341:161-163
5. ANGELETTI L.R., *Le specializzazioni in medicina. Evoluzione storica*. Rivista di Pedagogia medica 1989; 3:133-141; ROTHSTEIN W.G., *American Medical Schools and the Practice of Medicine. A History*. Oxford University Press, Oxford, 1987, p. 102
6. von ENGELHARDT D., *Letica medica nel Medioevo*. Kos n.s. 1990; 7:42-45.
7. Many papers on this argument (Hippocrates, The Oath, the Hippocratic humorism, etc.) have been published in the last years on JAMA, Brit. Med. J., Lancet, etc., at the cry "come back to Hippocrates"; actually, the question is the difference between that Hippocrates said and that we say he said! See: MARKETOS S.G., *The Hippocratic Oath*. Lancet 1996; 1: 101-102.
8. Special issues of scientific general journals are now dedicated to bioethics and managing health. See: SIEGLER M., *The contributions of clinical ethics to patient care*. Trends Exp. Clin. Medicine-Forum 1997; 7: 244-253.

Correspondance should be addressed to:
Luciana R. Angeletti, DMSP, (Institute of) History of Medicine Viale dell'Università
34/a - 00185 Roma, I

MEDICINA NEI SECOLI ARTE E SCIENZA 9/2 (1997) 177-188
Journal of History of Medicine

Articoli/Articles

LES MÉDECINS DANS LA SOCIÉTÉ ÉGYPTIENNE À L'ÉPOQUE DES PHARAONS. MYTHE ET RÉALITÉ

THIERRY BARDINET
Paris, F

SUMMARY

PHYSICIANS IN THE PHARAONIC AGE'S EGYPTIAN SOCIETY

Egyptian tombstones and funerary stelae dating to the Ancient Empire well testify the hierarchies existing in the Egyptian medical society. This article deals with both formal and practical aspects of the medical profession, and with the deeper meaning connected to the most interesting medical titles.

Le nombre de titres ou de qualificatifs retrouvés dans les écrits de l'Égypte ancienne et désignant les médecins est assez important¹ pour nous permettre de proposer un classement hiérarchique des différents praticiens de l'époque². Nous traiterons dans cette étude non seulement de l'organisation hiérarchique du corps médical (aspects formels), mais aussi du sens profond des titres les plus significatifs portés par les médecins ainsi que des conditions pratiques de l'exercice médical dans l'Égypte ancienne.

Les différents titres que portent les médecins apparaissent dans des documents assez divers. On ne les trouve guère dans les papyrus médicaux eux-mêmes et, quelques textes administratifs mis à part, ils sont principalement écrits sur les stèles funéraires et les parois des tombes. Ce sont les tombes et les stèles funéraires de l'Ancien Empire égyptien (3000-2200) qui permettent, par la richesse de la documentation fournie, d'étudier au mieux les subtilités hiérarchiques régissant le corps médical égyptien³ où

Key words: Pharaonic Age - Egypt - Physicians

la distinction entre généralistes et spécialistes, précisons le déjà, est totalement absente⁴.

Le cadre hiérarchique.

Tout d'abord, on trouve le médecin-*sounou*. Le mot *sounou* est générique et peut se rapporter, dans une inscription, à n'importe quel médecin. Comme titre spécifique, il fait toujours référence dans la hiérarchie médicale au premier échelon. Il désigne le médecin de base. Ce titre, forcément très répandu, est pourtant peu représenté dans les sources archéologiques. C'est que la documentation est ici surtout funéraire. Seuls des praticiens d'un niveau élevé et jouissant de la faveur royale, ont eu la possibilité de construire des tombes et d'élever des monuments funéraires assez importants pour que leur nom puisse se perpétuer.

En revanche, les marques de la faveur royale envers certains grands médecins sont bien connues. On peut citer ici l'inscription de la tombe du médecin particulier du roi Sahourê, Ni-ânkh-Sekhmet (Ve dynastie, vers 2400 av. J. C.).

Le Grand des médecins Ni-ânkh-Sekhmet dit à Sa Majesté: - Que ton ka ordonne, ô aimé de Rê, qu'on me donne une double fausse-porte en pierre pour cette mienne tombe de la nécropole! Sa Majesté lui fit apporter de Tourah une double fausse-porte en pierre, et elle fut placée dans la cour à portique du temple funéraire (appelée) la couronne de Sahourê apparaît On détacha deux artisans du Très Puissant et des artisans de la place d'embaumement auprès d'elle. Le travail sur elle fut accompli chaque jour par-devant le roi lui-même, quand il était au Bassin (= nom du domaine funéraire du roi); et on inspectait dans le Palais ce qui avait été fait sur elle tout au long de la journée. Sa Majesté fit placer des autorisations sur elle et elles furent inscrites avec le bleu lapis. Sa Majesté dit au Grand des Médecins Ni-ânkh-Sekhmet: - Que ce mien nez, que les dieux aiment, possède la santé; ainsi puisses-tu aller à la nécropole très vieux en qualité d'Imakhou de moi. On donna des louanges au roi grandement et on rendit grâce à Sahourê, parce qu'il possédait la connaissance avec toute sa suite... Aussi vrai que Rê vous aime, invoquez tout dieu pour Sahourê, qui m'a fait le présent cadeau parce que je suis son Imakhou et que je n'ai jamais commis une mauvaise action contre quelqu'un. (Traduction d'A. Roccati⁵)

Il est évident que ces marques officielles de reconnaissance royale ne pouvaient concerner que des praticiens de haut rang et que notre documentation écrite est par là limitée. Par bonheur pour nous, certains de ces grands praticiens ont tenu parfois à citer dans leurs biographies tombales les étapes de leur carrière médicale. Certains parmi eux, probablement des praticiens très doués, paraissent avoir ainsi gravi pas à pas tous les échelons. Ils tiennent alors à rappeler ce parcours, témoignage de leur compétence professionnelle autant que de la faveur royale qui leur a permis d'accéder aux plus hauts postes⁶.

Le simple médecin *sounou* exerçait dans différentes structures administratives et fondations royales: villes, domaines des temples et domaines funéraires, camps militaires etc. On le retrouve à toutes les époques dans les villages d'ouvriers qui construisent les tombes royales, participant aux expéditions militaires, accompagnant les prospecteurs dans les déserts environnants. C'est un personnage toujours présent et parfaitement intégré dans la société égyptienne.

L'analyse globale des titulatures médicales permet de dresser un tableau hiérarchique cohérent⁷. Les simples médecins *sounou* étaient régentés par des praticiens dénommés Maîtres Médecins, très probablement issus de leur rang. Les différents groupes issus de cette association d'un Maître Médecin et de plusieurs simples médecins étaient à leur tour sous l'autorité d'un praticien de rang très élevé, appelé Grand des Médecins et dont le pouvoir administratif devait recouvrir une étendue géographique assez importante. L'activité médicale était particulièrement contrôlée par l'État, car ce Grand des Médecins était nommé par le Roi. Il venait de l'entourage médical très fourni qui s'occupait du pharaon, de sa famille, de ses courtisans et de ses serviteurs. Il existait ainsi une médecine du Palais, particulièrement importante, qui nous est bien connue car ses membres, ayant la faveur du roi, purent perpétuer leurs noms et leurs titres sur leurs monuments funéraires. Il faut bien distinguer les médecins qui exercent au Palais de ceux qui pratiquent en dehors de celui-ci. Il ne s'agit pas d'une simple affectation. En pratique, le Palais est le centre principal des activités médicales.

C'est là que les meilleurs exercent. Délégué des dieux sur terre, le roi était garant de la santé de ses sujets et, en pratique, le pharaon était entouré d'un cortège de savants médecins pouvant le conseiller sur tout ce qui concernait la santé publique. Les titres portés par les médecins exerçant au palais étaient particuliers et les distinguaient des praticiens n'y exerçant pas. Le premier titre hiérarchique était celui de Médecin du Palais. Ce médecin était recruté à l'extérieur du palais, parmi des médecins déjà réputés. Deux titulatures (celle de Nesebnaou et celle de Ni-ânkh-Khnoum-memi⁸) montrent comment les Maîtres Médecins dont nous avons parlé plus haut et qui contrôlaient en dehors du Palais les activités des simples médecins *sounou*, pouvaient accéder au premier grade hiérarchique de la médecine du Palais et devenir Médecin du Palais. Le grade suivant est celui de Maître Médecin du Palais⁹. Il s'agit d'un titre qui correspond en fait à toute une sphère d'activité. Les praticiens portant ce titre prestigieux se différenciaient l'un de l'autre en ajoutant quelques titres supplémentaires très particuliers qui, pour un lecteur moderne font penser à nos spécialités médicales: Médecin du ventre, Dentiste et Grand des dentistes, Oculiste et Grand des oculistes, Berger de l'anus, Interprète des urines, Interprète de l'art secret¹⁰. Il s'agit avant tout de titres portés par de grands médecins de cour et ces titres, parfois multiples¹¹ servaient probablement à distinguer les différents Maîtres Médecins du Palais entre eux (hiérarchie de prestige interne au Palais). Ces titres désignent peut être, du moins à l'origine, des praticiens ayant été chargés de véritables recherches sur les maladies à problèmes (affections oculaires, toute la pathologie interne, maladies des dents et surtout des gencives, très fréquentes). C'est dans le corps des Maîtres Médecins du Palais qu'étaient recrutés les Grands des Médecins chargés par le roi de contrôler l'activité des médecins exerçant en dehors du Palais (voir plus haut). C'est aussi parmi les Maîtres Médecins du Palais, que le roi choisissait son médecin personnel, le Grand des Médecins du Palais. Ce dernier, qui accédait ainsi au rang suprême de la hiérarchie médicale, ne dédaignait pas de rappeler à côté de ce titre prestigieux les titres de *spécialiste* montrant l'importance de la position hiérarchique qui était la sienne alors qu'il n'était encore que Maître Médecin du

Palais. Citons comme exemple une partie de l'inscription de Khouy gravée sur sa stèle fausse-porte (VI^e dynastie, règnes de Teti et de Pépi I, vers 2300 av. J.C.):

Le Grand des Médecins du Palais, Conjurateur de Serket, Grand des Médecins du Nord et du Sud¹², l'Imakhou auprès d'Anubis qui est sur sa montagne, la (meilleure) main du Palais¹³, Khouy. Le Grand des Médecins du Palais, Conjurateur de Serket, Directeur des deux sièges, Directeur de la cruche noire, Secrétaire du Palais, Médecin du Palais qui est le Berger de l'anus, Khouy. Le Grand des Médecins du Palais, Conjurateur de Serket, l'Imakhou, Grand des Dentistes, Khouy. Le Médecin du Palais qui est l'interprète de l'art secret, l'Imakhou Khouy.

Notons le titre particulier que porte Khouy: Grand des Dentistes. Ce titre est souvent rappelé dans les titulatures des praticiens se trouvant au plus haut grade de la hiérarchie médicale. On le trouve ainsi (avec différentes variantes) chez d'autres praticiens particulièrement titrés: Grand des Dentistes du Palais¹⁴, Grand des Dentistes du Pharaon¹⁵, Grand des Dentistes et des Médecins (chez Hésy-Rê)¹⁶. C'est un titre ancien, presque archaïque¹⁷. Il semble être devenu simplement un indice hiérarchique particulier, associé à la plus haute fonction médicale, celle de Grand des Médecins du Palais. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Représentations mythiques

A Tebtunis, au sud du Fayoum, furent découverts en 1931 de très nombreux papyrus appartenant à la bibliothèque du temple de Sobeknebtynis. La plupart des documents datent des deux premiers siècles de notre ère¹⁸. Un des documents les plus importants du lot est une liste de mots (*onomasticon*) écrits en Égyptien de tradition¹⁹, mots expliqués et glosés par un scribe savant de l'époque, intitulée *Dictionnaire (?) secret d'expliquer les difficultés*. Ce document, dont la publication par l'égyptologue allemand J. Osing est très attendue, apportera beaucoup à notre connaissance du vocabulaire égyptien. J. Osing en a déjà publié un court extrait qui nous intéresse particulièrement²⁰. Il s'agit d'une sorte de manuel de hiérarchie des dieux égyptiens dont le titre est *Connaître les noms des dignitaires qui se lèvent pour les*

dieux. Ce texte met en relation des divinités avec différents titres de hauts fonctionnaires. Il nomme un *Chef des Médecins et des Dentistes*, titre tout à fait comparable à celui que portait Hésy-Rê²¹, et l'assimile au dieu *Thot, né aux Deux Seigneurs*. Or, le contexte mythique est connu. Un papyrus littéraire du Nouvel Empire²² explique cette naissance particulière du dieu Thot, dieu qui représente au mieux ce que pourraient être pour les Égyptiens nos sciences appliquées, l'écriture, la magie et la médecine. Les Deux Seigneurs sont les dieux Horus et Seth. Le premier est le symbole de l'ordre constitué, de l'état, du monde civilisé et raisonnable: le pharaon est, par définition, Horus. Le deuxième représente le monde désordonné, la force destructive qu'il faut maîtriser²³. Pour les égyptiens, les désordres apportés par les maladies, sont de nature séthienne. Dans le mythe rapporté par le papyrus, Seth essaie d'abuser du jeune Horus mais ce dernier arrive à s'y soustraire. La grande magicienne Isis, mère d'Horus et qui, toute déesse qu'elle est, symbolise parfois la ruse très humaine qui permet de contraindre les dieux, recueille la semence de son fils et parvient à en contaminer Seth²⁴. Alors, du front de Seth sort le dieu Thot, véritable enfant fait au désordre par le monde civilisé grâce à la ruse et à l'intelligence. Ce mythe de civilisation fait de la médecine, au même titre que les autres sciences appliquées, un moyen de lutte contre les forces néfastes, mis en oeuvre au plus haut échelon de l'état. En suivant le schéma du mythe, le Pharaon, qui est Horus, combat la maladie assisté par un Grand des Médecins du Palais, chef de tous les autres médecins de l'Égypte, assimilé de son côté à Thot, le dieu technicien par excellence qui connaît tous les moyens pratiques de lutte contre les forces du désordre²⁵.

La lutte contre les maladies dans la pratique quotidienne

Un des moyens de lutte reconnus par les Égyptiens est tout simplement l'écrit, et le dieu Thot, guide et patron des médecins²⁶, est aussi le dieu de l'écriture. Sans l'écrit, la médecine ne peut échapper à la simple tradition et la thérapeutique ne peut procéder à des raisonnements logiques d'une réelle envergure. Les traitements doivent être comparés, permettant aux médecins de proposer des remèdes pour différentes affections.

La médecine égyptienne existait avant l'écriture et des recettes traditionnelles remontant probablement à la lointaine préhistoire ne manquent pas au milieu des différentes médications que crée la réflexion médicale et qui sont maintenant consignées dans des recueils médicaux, livres de références auxquelles le médecin de l'époque devait obligatoirement se reporter. L'intérêt que portent les médecins égyptiens à la compréhension des phénomènes pathologiques a été reconnu. On le voit dans leur classification des affections internes sous forme de *descriptifs* qui réunissent chaque fois différents symptômes pour permettre au médecin d'établir un pronostic et de conseiller parfois des traitements qu'il pense adaptés. On trouve encore dans les livres médicaux des notions de physiologie qui permettent parfois au médecin d'expliquer le décours d'une affection²⁷. La médecine égyptienne est une médecine de type archaïque, qui identifie le plus souvent les maladies à quelque chose qui vient de l'extérieur, une substance pathogène animée par un souffle, un parasite (souvent réel), un simple souffle nocif d'origine démoniaque ou envoyé par une divinité en colère. Le vocabulaire médical égyptien concernant la pathologie est un vocabulaire spécialisé. On trouve pour l'essentiel des mots désignant différents agents pathogènes (considérés comme des êtres matériels vivants et conscients), différents souffles morbides, des lésions pathologiques diverses (atteintes des yeux, maladies de la peau, excroissances, tumeurs, abcès), des symptômes reliés aux différents endroits du corps intéressés. Ce vocabulaire ne comprend pas vraiment de termes désignant des maladies. Autrement dit, on ne trouve pas, réunis sous un seul terme, certains ensembles de symptômes et de lésions caractéristiques qui, pour nous, définissent la maladie²⁸. Pour l'étiologie générale, en dehors de l'action de différents agents pathogènes, on invoquait l'action directe des dieux, des esprits des défunts, de la vengeance divine. La déesse Sekhmet, aspect de la colère du dieu Rê, était bien connue pour envoyer des émissaires frappant tous ceux qui avaient le malheur d'être désignés²⁹.

Tout au long de l'histoire égyptienne la médecine³⁰ reste avant tout un art, une technique, qui reposait sur un savoir-faire mil-

lénnaire, sur des textes recopiés et comparés sans cesse. L'expérience de l'homme de l'art y est constamment mise en valeur. Les différents papyrus médicaux que nous possédons sont, soit des livres-modèles remontant pour le fond, à l'Ancien Empire (de 3000 à 2000 av. J.C.), soit des ouvrages préparés par les médecins pour leur exercice personnel. Ces derniers y reproduisent des passages tirés de différents livres-modèles très anciens, mais y ajoutent aussi, dès les Nouvel Empire (à partir de 1500 av. J. C.), des formules magiques et des incantations de plus en plus demandées par leur clientèle. Au Nouvel Empire, en effet, l'engouement pour les pratiques magiques commence à se répandre. On peut affirmer que ces nouvelles pratiques n'ont pas changé l'art médical lui-même³¹. Dans les recueils médicaux les plus récents (d'époque ptolémaïque, vers 300 av. J. C.) on ne trouve pas de différences essentielles avec les livres médicaux les plus anciens pour ce qui concerne le diagnostic et la pratique thérapeutique.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. La liste de ces titres a été établie par JONCKHEERE F., *Les médecins de l'Égypte pharaonique*. Essai de prosopographie (La Médecine égyptienne n°3). Bruxelles, Fond. égyptologique Reine Élisabeth, 1958. Voir aussi GHALIOUNGUI P., *The Physicians of Pharaonic Egypt*. Deutsches Archäologisches Institut Kairo, Sonderschrift 10, Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 1983. L'existence d'un corps médical caractérisé par différents titres et qualificatifs a été mise en évidence pour la première fois par JUNKER H., *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde Ägyptens*. Vol. 63, pp. 53-70
2. Voir BARDINET T., *Dents et mâchoires dans les représentations religieuses et la pratique médicale de l'Égypte ancienne*. Studia Pohl SM n°15, Rome, Pontificio Istituto Biblico, 1990.
3. Celle-ci ne subit pas de modifications essentielles aux époques suivantes. Tout au plus peut-on noter un certain allègement formel des titulatures (YOYOTTE J., communication personnelle).
4. Du moins aux époques les plus anciennes. On connaît le passage d'Hérodote qui visite l'Égypte à l'époque perse et parle ainsi de l'organisation médicale du pays: *La médecine est chez eux divisée en spécialités: chaque médecin soigne une maladie et une seule. Ainsi le pays est-il plein de médecins, spécialistes des yeux, de la tête, des dents, du ventre, ou encore des maladies d'origine incertaine* (Hérodote II, 84, traduction d'Andrée Barguet, Paris, Gallimard, 1964). On ne sait pas si cette division des médecins en spécialistes était avérée à l'époque de ce témoignage, ou si Hérodote ne généralise pas une organisation médicale très particulière qui, comme nous le verrons, n'est attestée qu'à la cour royale.
5. ROCCATI A., *La littérature historique sous l'Ancien Empire Égyptien*. Littératures anciennes du Proche-Orient, n°11, Les Éditions du Cerf, Paris 1985, pp. 96-98, § 71-72.
6. Ainsi sur la stèle du médecin Iry, qui vivait sous le règne de Pépi I ou de Pépi II (Ve dynastie). Sur cette inscription, voir JUNKER H., op.cit. n. 1; VON KÄNEL F., *Les prêtres-ouâb de Sekhmet et les conjurateurs de Serket*. Bibliothèque de l'École Pratique des Hautes Études, Sciences religieuses, vol. 87, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 167; BARDINET T., *Dents*, op. cit. n. 2, pp. 229-236. Le nombre de titres médicaux portés par Iry (et qui furent dans la plupart des cas acquis successivement) est particulièrement important: *Médecin du Palais, Maître Médecin du Palais, Grand des Médecins du Palais, Médecin royal du ventre, (Médecin) responsable de l'anus, Conjurateur de Serket du Palais* (= titre de spécialiste des piqûres venimeuses), *Oculiste du palais, Chargé des préparations médicinales, Interprète des urines qui sont dans la vessie*.
7. Toute la discussion philologique dans BARDINET T., *Dents*, op. cit. n. 2, chap. XII.
8. GHALIOUNGUI P., op.cit. n. 1, n. 35 et 22.
9. La progression de Médecin du Palais à Maître Médecin du Palais est attestée par plusieurs titulatures. C'est le cas d'Iry (cf. plus haut note 6), de Nesemnaou, cité précédemment (il fut successivement Maître Médecin, puis, passant au Palais, Médecin du Palais, Maître Médecin du Palais. Il finira médecin particulier du roi (cfr. BARDINET T., *Dents*, op. cit. n. 2, p. 255)
10. Pour un tableau hiérarchique général, voir BARDINET T., *Dents*, op. cit. n. 2, p. 248. Selon GODRON (in: *Hommages à François Daumas*. Université de Montpellier, Montpellier 1986, p. 285 sgg.) il aurait existé en Égypte de véritables spécialistes, organisés hiérarchiquement et ne s'occupant chacun que d'une certaine partie du corps. Formant une sorte de prolétariat de la médecine, ils auraient à peu près disparu des sources écrites (car trop pauvres pour avoir un tombeau). Seuls les noms de ceux ayant acquis une notoriété en dehors de la médecine nous seraient connus. Enfin, seuls les praticiens combinant toutes les spécialités, sachant donc soigner l'homme en son entier, auraient eu droit au titre de *sounou*, titre qui désignerait alors un médecin d'un rang supérieur à celui du spécialiste. Mais les inscriptions montrent bien que ces titres de spécialistes sont associés à des médecins de haut niveau, exerçant au Palais. Leur notoriété n'a pu être acquise autrement que par l'exercice de la médecine et nous ne pouvons suivre le raisonnement de Godron qui ne tient pas assez compte du contexte archéologique. Le luxe et l'emplacement des tombes des *spécialistes*, la faveur royale qu'elles montrent - sans compter les nombreuses charges extra-médicales de très haut rang de ces praticiens - est une preuve de leur position élevée dans la société égyptienne. Enfin, nous verrons que la mention du *Chef des médecins et des dentistes* dans l'*onomasticon* de Tebtunis contredit l'analyse de Godron.
11. Voir la titulature d'Iry, citée à la note 6.
12. Titre indiquant que Khouty est la référence suprême, le chef de tous les médecins égyptiens. Administrativement, il avait sous ses ordres un Grand des Médecins du Sud et un Grand des Médecins du Nord, cfr. BARDINET T., *Dents*, op. cit. n. 2, p. 252.
13. Comprendre: *celui qui a le diagnostic le plus sûr*, cf. VON KÄNEL F., op.cit. n. 6, p. 166, n. a.
14. Chez Ni-anekh-Sekhmet, par ailleurs Grand des Médecins (du Palais), cf. BARDINET T., *Dents*, op. cit. n. 2, p. 240, l. 8. Ce titre apparaît dans une autre partie de la stèle funéraire dont nous avons cité plus haut l'inscription principale.
15. Naos de Psamétique-seneb. Ce personnage vivait à la Basse Époque et porte sur son monument de nombreux autres titres très anciens. Toute sa titulature est un *emprunt épigraphique à l'Ancien Empire, adoptant une séquence ancienne incluant des*

- titres réels ayant survécu ou exprimés autrement (selon YOYOTTE J., cf. BARDINET T., *Dents*, p. 242).
16. Sur un des panneaux en bois fixés dans les niches de sa tombe. Hésy-Rê était un personnage considérable du début de l'Ancien Empire (IIIe dynastie, règne de Djoser, vers 2700 av. J. C.).
 17. La présence de ce titre chez Hésy-Rê, en compagnie d'autres titres très anciens, montre que l'expression *Grand des Dentistes et des Médecins* (avec ses variantes postérieures) remonte aux débuts des époques historiques.
 18. A peu près trois cents papyrus, en démotique, hiéroglyphes et en grec, maintenant dispersés dans différents musées européens. Pour plus de détails, voir OSING J., *Aspects de la culture pharaonique. Quatre leçons au Collège de France (février-mars 1989)*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série, Tome XII, Paris, De Boccard, 1992, p. 39. Voir aussi YOYOTTE J., *Jürgen Osing et une redécouverte d'une "Égyptologie des Égyptiens"*. In: *Égyptes, Histories et Cultures*. N° 2, Avignon, 1993, p. 4-7.
 19. C'est-à-dire dans la langue égyptienne ancienne (Moyen-égyptien) qui n'était plus parlée depuis longtemps et dont les prêtres se servaient encore à l'époque romaine, notamment pour les besoins de la liturgie.
 20. OSING J., op.cit. n. 18, chapitre IV.
 21. Voir plus haut et voir les notes 16 et 17.
 22. Papyrus Chester Beatty n°1, cf. LEFEBVRE G., *Romans et contes égyptiens*. Paris, Adrien Maisonneuve, 1982, p. 178 sq.
 23. Et dont on peut alors se servir contre l'ennemi, voir ainsi au Nouvel Empire, le rôle dévolu à Seth, dieu dynastique des Ramsès.
 24. Elle la versa sur les laitues que le dieu Seth engloutit chaque matin.
 25. Pour cette analyse, voir BARDINET T., *Les papyrus médicaux de l'Égypte ancienne, Collection Penser la médecine*. Paris, Fayard, 1995, pp. 35-38 (cité maintenant BARDINET T., *Papyrus*).
 26. Voir papyrus Ebers, paragraphe n° 1: *Thot est son (= du médecin) guide, lui qui a fait que parle l'écrit, qui a fait les compilations médicales, et qui a donné le pouvoir aux savants et aux médecins qui sont dans sa suite de délivrer (les malades)*(trad. BARDINET T., *Les papyrus...*op. cit. n. 25, p. 40).
 27. Voir ainsi le *Traité du coeur* du papyrus Ebers, cf. BARDINET T., *Les papyrus...*, op. cit. n. 25, p. 60 sgg.
 28. Pour le concept de maladie, voir GRMEK M.D., *Le concept de maladie*. In: GRMEK M.D. éd., *Histoire de la pensée médicale en Occident*. Paris, Les Éditions du Seuil, 1995, vol. 1, p. 211 sgg.
 29. Les prêtres-ouâb de Sekhmet (cf. VON KÄNEL F., op.cit. n. 6) étaient des médecins ou, plus exactement, certains médecins étaient aussi ouâb de Sekhmet. En dehors de leur compétences thérapeutiques communes avec les autres médecins, ils possédaient la science de *marquer les animaux de sacrifice* et étaient censés apaiser leur dangereuse patronne, la déesse Sekhmet, pour éviter ainsi au pays les conséquences néfastes de sa colère (morbidity inhabituelle, épidémies). Cette dernière action est magique et à but préventif. Elle n'intéresse pas directement la thérapeutique (voir encore la note 31).
 30. En égyptien *hemet la pratique, la technique, l'art* (comparer avec le grec *téchne*)
 31. La société du Nouvel Empire est cosmopolite et finalement plus évoluée que celle de l'Ancien Empire. L'État permet alors à l'individu d'établir une relation personnelle avec le dieu, de le prier et de le supplier. Il est donc normal que le croyant se tourne alors vers la magie et ses potentialités. Il est d'ailleurs caractéristique qu'on n'hésite pas à emprunter certaines formules de protection à d'anciens rituels

royaux, ce qui était, bien entendu, interdit auparavant. Certains *intervenants* médicaux voient alors leur rôle accru: le prêtre-ouâb de Sekhmet (voir note 29) mais aussi le prêtre-lecteur, qui est le ritualiste et le magicien par excellence de l'Égypte ancienne.

Correspondence should be addressed to:
Thierry Bardinnet, 225 Faubourg St. Honoré- 75008 Paris, F.